

Extraits de *Blumenberg* de Sibylle Lewitscharoff

Traduction : Leïla Pellissier

### **Le lion I**

Blumenberg venait de prendre une cassette pour la mettre dans le dictaphone lorsqu'il leva les yeux de son bureau et le vit. Grand, jaune, haletant ; indubitablement un lion. Le lion le regardait, calmement il le regardait depuis sa couche, car le lion était effectivement couché sur le tapis de Boukhara, à courte distance du mur.

Ce devait être un lion âgé, peut-être plus en possession de tous ses moyens mais doué de la singulière force d'être là. Ça, Blumenberg s'en rendit compte dès le deuxième coup d'œil, alors qu'il luttait encore pour se maîtriser. Surtout ne pas perdre contenance, qui plus est en pareilles circonstances, se dit Blumenberg, la phrase n'était peut-être pas si correcte bien que Blumenberg respectât une discipline de fer même pour trouver des phrases dans sa tête, car il s'était habitué à se préparer méthodiquement des phrases en évitant toute forme de précipitation, à savoir presque aussi méthodiquement que lorsqu'il parlait d'ordinaire, qu'il ait un dictaphone devant lui ou les oreilles d'un enfant.

Blumenberg sut tout de suite qu'il y avait là beaucoup de mauvaises décisions à prendre et qu'une seule était la bonne : attendre et garder contenance. Il savait aussi qu'en la figure du lion un honneur exceptionnel lui était rendu, voire qu'une distinction honorifique de la plus haute espèce, préparée de longue main et après minutieux examen, lui avait été décernée. On estimait visiblement Blumenberg en mesure de régler allègrement cette affaire à son âge déjà quelque peu avancé.

Il était juste curieux que le lion ne dégageât absolument rien de flou, de nébuleux, pas de mélange d'atomes léonins et aériens ; ses contours ne tremblotaient pas dans le vient-et-va des pensées parcourues de vagues de Blumenberg ; il ne clignotait pas de petits neurones miroirs à tête de lion pour engrouiller le scintillement cristallin d'une hallucination. Le lion était là. Tangible, fourrable, jaune.

Bien qu'il se contraignît lui-même à donner l'exemple du calme indéfectible, son cœur battait à tout rompre. Un lion ! Un lion ! Un lion !

Bien sûr, il n'en avait pas peur. Le lion n'avait pas l'air d'un animal échappé d'un cirque. D'une part, le grand et lourd bureau derrière lequel était assis Blumenberg le protégeait, d'autre part le lion était parfaitement calme et ne se comportait aucunement comme un animal en fuite, voire comme un nerveux mangeur de chrétiens. Blumenberg eut envie de dire : je suis catholique, ne te

gêne pas pour me manger, mais il préféra garder cette frivolité pour soi et regarda – avec une mine censée signaler une politesse dans l’expectative mais qui se révélait malgré tout un peu trop curieuse – en direction du lion.

Peut-être que ma manière de regarder titille le lion, pensa Blumenberg qui était conscient de son regard brûlant.

Les yeux couleur bière du lion le dévisageaient toujours fixement avec un calme léonin contenu, plus exactement, ils ne le dévisageaient pas vraiment, ils regardaient à travers lui en direction de quelque chose qui se trouvait derrière, peut-être derrière les étagères de livres, peut-être derrière le mur de la maison, peut-être derrière Altenberge et la ville de Münster de l’an 1982, vers un temps très reculé.

Son cœur battait encore comme un petit appareil hors de contrôle.

Converser avec un lion, Blumenberg n’y était pas rompu. Il n’avait encore jamais eu l’occasion de pratiquer pareille chose. Parler avec son cher Axel, son colley à poil blanc, lui avait toujours semblé facile. Axel le suivait pas à pas où qu’il aille, passer sa main dans son long pelage touffu et lui gratter le cou étaient pour Blumenberg un plaisir pendant lequel il parlait au chien librement, comme un amant puéril presque, comme un petit fou, bien que – comparé à d’autres amoureux des chiens – avec une remarquable correction.

Blumenberg doutait qu'une conversation fut seulement possible avec le lion.

Il n'en était pas à se lever pour aller passer la main dans sa crinière et l'étriller vigoureusement. Le lion ne semblait pas du tout en manque de gestes tendres.

S'il ne ressentait aucune crainte, Blumenberg n'en éprouvait pas moins un grand respect pour l'animal.

Le lion est venu à moi parce que je suis le dernier philosophe à savoir lui rendre hommage, pensa Blumenberg. À cette pensée il se sentit tout chose et dut fermer un instant les yeux devant une telle grandeur qui lui avait été apportée sur le tapis d'une main nonchalante tel un défi de la nuit, tardivement, à trois heures et quart comme un coup d'œil sur l'heure lui prouva lorsqu'il rouvrit les yeux.

Ni odeur ni désodeur n'émanait du lion, le lion sentait discrètement le lion, peut-être juste perceptible pour un nez d'amateur de lions qui tâcherait, après une visite au zoo, de s'en remémorer le fumet. Blumenberg pouvait certes affirmer à bon droit être un amoureux des lions, mais l'odeur du lion ne l'avait pas préoccupé jusque-là. L'audacieuse puissance odorante pourtant à peine esquissée dans l'air qui commençait à envahir sa retraite - et tantôt chatouillait ses narines, tantôt s'évanouissait - excitait les sens de Blumenberg.

Des pensées l'assaillaient avec une force et une plasticité inouïe ; c'était comme si tous les tiroirs de son armoire blindée s'étaient ouverts et que les

trente six mille six cent soixante fiches tapuscrites qui y étaient conservées jaillissaient en cataracte, non pas sous leur forme cartonnée, mais comme de petits squames visuels pénétrant dans sa tête, libérés de leurs caractères et de leurs notes.

Du calme, voyons. De la circonspection. On ne parvient au nerf d'une image, au nerf d'un problème que si l'on pose tranquillement devant soi l'image en question, le problème en question, pour l'examiner. Qui était ce lion ? En conséquence des défenses qu'il s'efforçait d'opposer au flux des images, Blumenberg ressentit une légère surexcitation.

Le faux lion d'Agavé. La fable de la diète convoquée par le lion. Le lion du Psalmiste, rugissant. Le lion du pays de Canaan à jamais disparu. L'animal emblématique de Marc l'évangéliste. Marie l'Égyptienne et son lion de compagnie. Le pieux animal en cage de Jérôme. Qui était ce lion ?

Il aurait fallu que sa mémoire aille rapidement passer en revue la Bible, car le lion y a bien ses repères implantés de loin en loin ; Blumenberg s'en donna l'ordre. Mais il lui fallut reconnaître que sa mémoire, qui fonctionnait normalement sans reproche, mieux que chez n'importe qui de sa connaissance, n'était pas en mesure, à ce moment précis, d'entreprendre une minutieuse inspection du problème du lion.

Bien que quelques instants seulement se soient écoulés depuis l'apparition de l'animal, Blumenberg se sentait déjà en confiance avec le lion ; il n'était pourtant pas du tout possible de prévoir quel type de relation se développerait entre eux, durable ou non. Je trouve étonnant de sentir déjà germer en moi l'espoir que notre relation se pérennise, pensa Blumenberg. Il s'imagina un instant que le lion, avec sa gueule entrouverte, souriait.

Son âge ? Le lion était vieux, très vieux même, certainement plus vieux que ne pourrait le devenir un lion en liberté. Blumenberg le constata à regret. La crinière du lion en avait peut-être imposé dans ses années de jeunesse et de maturité, mais elle était plutôt râpée à présent. Sa colonne vertébrale saillait et s'affaissait un peu, depuis les yeux de longs sillons traversaient les joues ; À elle seule, sa manière de respirer, avec le ventre qui se contractait chaque fois comme s'il était pris d'une petite crampe, avait de quoi inquiéter.

Le lion ne sera quand même pas venu ici pour crever sur mon tapis ? pensa Blumenberg consterné. On voulait le faire marcher en haut lieu et on lui avait envoyé ce lion de pacotille. La pensée disparut aussi vite qu'elle était apparue.

Non, Blumenberg éprouvait de la sympathie pour le lion, et lorsqu'il se l'avoua, il s'en remit aussitôt à la force instructive de la sympathie. Il se sentit tout à coup enveloppé d'une douillette chaleur émanant de lui-même, une sensation qui se distinguait à peine de la suffisance. Il était l'ascète exemplaire

qui avait mérité son lion. Un labour nuit après nuit après nuit, se dit

Blumenberg empli de fierté, et le remerciement qu'il en récoltait était le lion.

Se sentir comme Marie l'Égyptienne lui était impossible. Il manquait le

désert, il manquait les exactions et les orgies auxquelles s'était livrée jadis

cette Marie **si particulière**//, et bien entendu il manquait la repentance.

Blumenberg n'avait jamais livré son corps à de tels excès, ne s'était jamais

repenti et il n'était pas une femme. Et puis l'idée d'être couché dans le désert

les jambes desséchées, un lion au-dessus de lui comme gardien de tombe, ne

lui disait rien qui vaille.

Agavé ? Absurde ! Ne pas reconnaître son propre fils en lion et le dépecer en

pleine folie bacchanale, seule une femme de la Grèce sauvage pouvait se

laisser aller à cela, plus précisément, l'exacerbation de la femme : la mère

antique.

Bien que le lion face à lui ne rêvât pas et que sa tête au nez épaté fût à n'en

pas douter une vraie tête et non secrètement la tête d'un chat par exemple (et

puis ce lion continuait de le traverser du regard), une paisible sensation

d'encellulement gagnait petit à petit le philosophe. Il se remémora la fameuse

gravure de Dürer. Certes, il manquait dans la retraite de Blumenberg le sablier

par lequel file le sable, il manquait le pupitre, il manquait les vitres en cives et

la tête de mort sur le rebord de la fenêtre, et à la place du chaud plateau de

bois, il y avait des étagères de livres jusqu'au plafond et des tapis, mais c'était bien une retraite dans un stupéfiant isolement par rapport aux autres parties de la maison. Par ailleurs il faisait nuit. Ces heures de repli radical loin de l'agitation du monde pendant lesquelles tout au plus quelques insomniaques se complaisaient et seulement quelques rares humains accomplissaient leur devoir.

Blumenberg éprouvait malgré tout quelques doutes. S'il fermait maintenant bien les yeux et comptait jusqu'à soixante – il s'était habitué à réussir ce genre de décompte en soulevant très légèrement les doigts – et qu'il les rouvrait ensuite, le lion aurait probablement disparu. Un mirage, rien de plus.

Blumenberg ferma effectivement les yeux, mais dans la confusion il compta jusqu'à cinquante-huit seulement et non jusqu'à soixante, il lui fut néanmoins difficile de presser les yeux si longtemps.

Il rouvrit les yeux. Le lion était là.

Blumenberg eut envie de quitter son fauteuil derrière le bureau. Dehors brillait la lune. Devant les larges vitres se dessinait le squelette des rosiers noirs.

Peut-être devait-il ouvrir une fenêtre et se libérer ainsi de tout.

Est-ce que malgré une bonhomie apparente le lion pouvait lui faire du mal, était-ce dangereux de lui tourner le dos ? se demanda Blumenberg tandis

qu'extrêmement lentement, il se levait de son siège, contournait à moitié son bureau, bien plus lentement que d'habitude, et rejoignait la fenêtre.

Dangereux ? Non, certainement pas. Blumenberg se tint quelques secondes à la fenêtre pour inspirer l'air frais de la nuit, mais le dos crispé. Lorsqu'il se retourna, le lion était toujours là.

C'était le moment d'ouvrir une bouteille de Bordeaux. Il fallait fêter l'événement, boire du vin à l'apparition du lion. Blumenberg resta seul avec son verre plein, il aurait eu du mal à trouver un verre à invités dans son cabinet de travail. Le lion n'était pas non plus suffisamment bien éduqué pour tenir un verre dans sa patte et le lever à la santé de Blumenberg.

Le lion qui, comme il lui semblait, inclinait maintenant légèrement la tête mais regardait toujours à travers lui, recouvrait seize, dix-sept, ou bien étaient-ce dix-neuf ? empreintes d'éléphants sur le tapis de Boukhara, l'un des rares biens qui lui échût de l'héritage de son père. En choisissant cette couche bien chaude, le lion se comportait comme un chien domestique. Il a le sens de la symétrie, pensa Blumenberg, car le lion s'était installé presque exactement au milieu du tapis, il semble de plus posséder un sens pour l'esthétique. Le tapis était l'objet le plus précieux du cabinet de Blumenberg, avec des empreintes claires entourées de dégradés couleur lie de vin et noir bleu-vert – une véritable pièce de collection.

Bien qu'il n'y eût rien à reprocher à son cabinet, Blumenberg regretta de ne pas disposer d'une pièce aussi glorieuse que celle représentée par Antonello de Messine. Le tableau du maître italien, ombreux à la façon des Hollandais, raviva la mémoire de Blumenberg, qui à nouveau fonctionnait à merveille : le regard passe un cadre de pierre ; en contrebas : un paon, une coupe en cuivre, une caille. Dans cet intérieur somptueux, un petit escalier, une, deux, trois Trinité de marches donnant sur une estrade. Le savant saint en habit de soie rouge fluide et bonnet de soie rouge, feuilletant de ses longs bras un livre qui repose ouvert devant lui sur une sorte de pupitre légèrement de biais. À gauche une fenêtre au panorama magique. Un paysage de collines parsemé de cyprès isolés. Et à droite, derrière l'estrade du savant, se découpant dans le noir, un lion maigrelet. Non, pas avec des cuisses de lion et de larges pattes, mais affublé de frêles pattes de coureur comme un lévrier. Antonello n'avait probablement jamais eu de lion sous les yeux.

Blumenberg aimait ce tableau. Ces personnages solitaires, dignes, qui se contentaient de rares livres parce que, à l'évidence, ils étudiaient encore et toujours les mêmes, dont naturellement la Bible en premier lieu ; les pièces richement aménagées avec ces petites merveilles de vues donnant sur un extérieur bien ordonné, la solitude confinant à une glorieuse plénitude ! L'arrangement théâtral, la surélévation de la scène servaient à détacher le

savant du sol carrelé, ce sol artistiquement ouvragé, comme s'il était moins dépendant de la pesanteur, comme si son sol n'était pas un sol de vie ordinaire mais un sol spirituel, au-dessus duquel les pensées s'envolaient toujours plus haut. Était-ce censé figurer l'élévation du cœur de l'ermite, dans son habit rouge ? Bien entendu n'était pas représenté le courant d'air qui aurait dû passer entre la grande ouverture au-devant et l'embrasure des fenêtres en plein ensoleillement de midi et faire voltiger et tourbillonner les papiers. Blumenberg s'imagina un instant ce drôle de lion en chasseur de papier, en happeur de papier, mais il interrompit aussitôt les phrases qui voulaient se former en lui, car il ne voulait pas se perdre en enfantillages.

Retour au lion sur le tapis. Malgré sa remarquable apparition qui remontait à une demi-heure à peine, Blumenberg jugea approprié de ne surtout pas renoncer à ses habitudes, pas même en ce cas extrême où son cœur battait encore à tout rompre. Le lion l'avait tout de même troublé au point qu'il n'avait pu dicter le quantum habituel à sa secrétaire ; c'était une entorse suffisante aux règles. Il rangea l'une des cassettes enregistrées dans une enveloppe, refusa – avec ou sans lion – de se laisser détourner de son but consistant à écrire, bien lisiblement malgré un léger tremblement, l'adresse de l'université sur l'enveloppe et à l'affranchir, puis il prit son manteau et se

dirigea, non sans avoir lancé sur l'animal un regard paralysant comme pour le clouer au tapis, vers la porte du jardin pour sortir.

Dehors il alluma une cigarette, encore une entorse à la règle car d'ordinaire il parcourait le chemin jusqu'à la boîte aux lettres et celui du retour au pas de course, fumer n'aurait été qu'une perte de temps. Cette fois-ci, par les rues pauvrement éclairées – comme toujours à cette heure-là il n'y avait personne, même les voitures garées sous les globes des lanternes semblaient dormir –, il marchait, nerveusement certes, mais il marchait quand même plus lentement que d'habitude pour examiner encore une fois dans l'air de la nuit et le calme ce qui lui était arrivé cette dernière heure.

On me tend un guet-apens, pensa-t-il, on me confronte à une tromperie fondamentale pour tester mes forces psychiques.

Lorsqu'il revint, le lion manquait.

Blumenberg garda longtemps la main sur la poignée de la porte du jardin qui était maintenant fermée. Avait-il eu affaire à un lion de fable, au *lion absent* qui ne fait pas partie de ce qui advient et ne fera donc jamais partie du monde ? Mais alors, pensa Blumenberg, ce lion tout autre, réfractaire au monde, se manifeste pourtant *dans quelque chose* et, par là, il advient d'une manière nouvelle et différente. Les jeux de langage de ceux qui nomment le

monde ramènent le lion à l'existence et à la vie, murmura-t-il doucement pour  
lui-même.

Satisfait de l'expression « qui nomme le monde », qu'il s'attribua aussitôt,

Blumenberg alla se coucher.

## **Coca-Cola**

Comme d'habitude, Blumenberg se réveilla vers onze heures et demie. De ses rêves, il se souvenait seulement que son père lui offrait un timbre africain représentant un lion avec une queue à pinceau haut courbée. Le timbre lui était transmis avec une pincette, passant au ralenti de la grande main paternelle à la main de l'enfant. Non, pas tout à fait. L'enfant avait été pris d'une paralysie onirique, le mouvement se mourait, sa menotte ne pouvait prendre la pincette, et ce geste en suspens agaçait tellement le rêveur qu'il se réveillait pour se rendormir aussitôt.

De son sommeil, il avait malgré tout récolté une bonne dose de consolation ; il se sentait bien comme rarement et eut même envie comme avant – hop, hop – d'envoyer une balle dans un filet de tennis, et pour essayer il souleva les bras au niveau de la poitrine et tira les coudes vers l'arrière. Depuis des années il n'avait ressenti une telle soif d'action. Dans ses jambes le chatouillait l'envie de courir après une balle ; il voyait du sable rouge poudroyer, il entendait le pop clair de la raquette lorsqu'elle rencontre la balle et le son plus sombre de la balle propulsée dans le sable. Il se demandait si c'était vraiment une sage décision de mener la vie d'un casanier de l'extrême aux os rouillés lorsqu'une

douleur lui traversa la jambe gauche, exactement à l'endroit où il s'était déchiré un muscle un jour qu'il était malencontreusement tombé en sautant sur une balle.

Avant de boire le premier café, d'enlever son peignoir et de s'habiller pour la journée de travail, il alla vérifier si le lion était dans son bureau. Pas de lion, nulle part. Ce qui n'était pas plus surprenant que cela car il faisait plein jour, un jour de mai clair et rayonnant où tout brillait de neuf et où seules les choses palpables apparaissaient à la lumière.

La bouteille de vin à moitié vide et le verre étaient encore là. Les narines de Blumenberg se dilatèrent ; après avoir reniflé plusieurs fois à droite à gauche, il voulut se convaincre qu'il restait un effluve de lion dans la pièce. Il ouvrit deux fenêtres et fixa les pieds de rosiers assaillis d'abeilles virevoltantes.

Son cours magistral du jour portait sur le besoin de consolation de l'être humain concomitant à son incapacité d'être consolé. À quatorze heures quinze pile, il pénétra la salle du château de Münster par la porte latérale. Les bancs débordaient, accueillant les derniers retardataires. Le regard de Blumenberg tomba sur le pupitre ; sur son visage apparut du dégoût. Six bouteilles vides de Coca-Cola s'y trouvaient, pour le narguer. Laissées à dessein ou laissées par négligence, elles trônaient là comme une provocation. Blumenberg posa son Hombourg et son manteau, laissa sa serviette sur l'une des cloisons qui

flanquaient le pupitre, et réfléchit à ce qu'il fallait faire. Il ne perdrait pas un mot sur le sujet. Afin de limiter autant que possible la surface de contact entre ces objets collants et sa propre peau, il saisit la première bouteille du bout du pouce et de l'index et la porta sur le rebord de la fenêtre côté cour.

Le besoin de consolation de l'être humain englobe tout, dit Blumenberg d'une voie légèrement nasillarde en se retournant pour se diriger vers le pupitre et réitérer les mêmes gestes avec la deuxième bouteille : les efforts fournis par les êtres humains pour consoler d'autres êtres humains sont immenses, mais rarement couronnés de succès.

Dans la vénérable salle se répandait une tension formidable, mais personne n'osait rire.

Il parlait lentement, aiguisant ses propos : avec une légitimité contestable, le besoin de consoler et la capacité de consoler sont placés sous la protection d'une certaine pudeur, comme la pauvreté ou la bêtise. La discrimination de la consolation ne cesse de progresser.

Entre temps, il en était arrivé à la troisième bouteille et accomplissait le transport avec une telle régularité qu'il était parvenu au même nombre de pas à l'aller qu'au retour, exactement vingt-deux.

Le ventre de la quatrième bouteille au bout des doigts, il expliqua que la consolation reposait sur la capacité généralisée de l'être humain à déléguer,

reposait sur le fait que l'homme ne devait ni faire ni porter seul tout ce qui lui incombe et lui revient. Mais, dit Blumenberg, et sur ce « mais » il saisit la cinquième bouteille, nous sommes devenus incapables de puiser dans le puissant arsenal d'instruments de consolation et de réconfort qui s'est accumulé dans l'histoire de l'homme.

Ceci vaut surtout pour les interprétations du monde qui ne rempliraient pas d'autre rôle que celui d'offrir de la consolation aux hommes. Après avoir évacué la sixième bouteille, il parla avec énergie, comme s'il devait graver au burin sa définition dans le cerveau des auditeurs : toute notre suspicion envers la consolation, toute la diffamation des besoins de consolation reposent sur la supposition qu'elle est un évitement de la conscience.

Il ouvrit sa serviette et en sortit une liasse de fiches et quelques feuilles manuscrites qu'il étala tranquillement sur le rebord : vous, mesdames et messieurs, êtes des humains en mal de consolation, parfois même de véritables pleurnichards, et j'en suis un au même titre ; nous voulons consoler et être consolés, mais ce n'est pas si simple.

Lorsqu'il leva le nez de ses fiches, il le vit. Dodelinant, le lion descendait l'allée centrale, pas en ligne droite mais avec un léger balancement, à la manière des fauves. Exactement comme Aristote l'avait décrit, il arrivait – les pattes puissantes et nerveuses, large ceinture scapulaire, bonne cage

thoracique et bonnes dorsales, se berçant dans les épaules. Ce lion était nettement plus jeune que dans son souvenir, un solide exemplaire de lion pleinement conscient de ses forces et de ses droits, le pelage brillant et uniformément touffu.

Si le consolateur survenait, se réjouit Blumenberg en son for intérieur, il est probable que nous ne le reconnâtrions même pas. Et que personne ne reconnaissait le lion, c'était l'évidence même. Les auditeurs assis sur les bancs ne le voyaient pas. Blumenberg poursuivit sans se troubler : les programmes d'accès à la conscience, par exemple, que nous nous sommes prescrits, les incitations permanentes à produire plus de conscience, nous contraignent à soumettre nos décisions au critère du réalisme. L'irruption impérieuse des choses dans le discours nous prive de la capacité d'apporter et de recevoir des consolations.

Malgré son aspect imposant, le lion dans la salle avait l'air plus petit que le lion du cabinet de travail.

Blumenberg expliqua que dans la mesure où les hommes continuaient de se contraindre mutuellement au réalisme, ils avaient certes besoin de consolation comme par le passé, mais demeuraient en réalité inconsolables. Ils avaient perdu les désirs qui les gouvernaient et la capacité de s'illusionner, et s'étaient

ainsi privés d'un vaste champ de consolation susceptible de les libérer du gouffre effrayant du devenir et de la disparition.

Blumenberg ne croyait pas un mot de ce qu'il racontait. Le lion le réfutait souverainement. Un puissant fluide de consolation émanait de lui. Un peu à droite du comptoir il s'était installé, pittoresque à regarder, pensa Blumenberg. Un instant il se vit lui-même en petit homme et le lion immense ; confortablement couché entre les pattes du lion, Blumenberg débitait son cours magistral. Au-dessus de sa minuscule tête d'homme, la tête impérieuse du lion qui, en retroussant de temps en temps les babines, conférait une certaine urgence à tout ce qu'il disait.

Le lion tournait la tête vers Blumenberg, mais il aurait aussi bien pu la tourner vers les étudiants et dominer la salle du regard, un vieil auditorium légèrement incliné avec des fenêtres de chaque côté qui descendaient presque au sol. Sur les bancs ne se trouvait à la vérité pas que la jeunesse estudiantine ; un public cultivé plus âgé de la ville, dont quelques professeurs d'autres matières, assistait régulièrement aux cours de Blumenberg. Au premier rang étaient assis quelques étudiants particulièrement zélés, qui avaient dirigé vers lui leur dictaphone.

Tous regardaient à travers le lion comme s'il ne se différençait pas du parquet. Mais quatre jeunes gens, dispersés dans la salle, sentaient qu'une

chose inhabituelle s'était produite qui dépassait le plaisant spectacle du professeur avec ses bouteilles de coca. C'était comme s'ils avaient perçu, avec de petits poils instinctifs, une chose qui ne faisait habituellement pas partie d'une salle de cour. Richard, qui avec ses jambes tendues à l'avant-avant dernier rang semblait plus en suspension qu'assis, en était aussi bouleversé qu'Isa qui, raide comme un i, occupait comme d'habitude une place au premier rang légèrement à droite du pupitre ; Gerhard et Hansi, à droite et à gauche sur les rangs du milieu, étaient eux aussi contaminés mais ni l'un ni l'autre n'aurait su dire par quoi. Seule Isa remarqua que le professeur regardait souvent au sol, à un endroit où il n'y avait rien de particulier à voir.

Le lion produisait un courant de force qui animait on ne peut plus Blumenberg.

Il se sentait en union avec son destin comme jamais auparavant. Certes, la plupart de ses cours magistraux lui réussissaient. Élever, par un courant de pensées précisément formulé dans le discours, sa propre personne vers une sphère culturelle et l'y laisser croître ; transformer à travers la jouissance de l'autre (qui se reflétait sur le visage attentif de ses auditeurs) le patrimoine privilégié de ses pensées en jouissance personnelle, tout cela lui était familier depuis longtemps. Librement de fiche en fiche, qu'il retournait par-ci par-là comme un jeu de patience, construire un discours souple – pendant que tour à

tour il regardait le parc verdoyant à gauche puis saisissait à nouveau ses auditeurs dans les yeux – ; semer des mots d’esprits et pénétrer un territoire inconnu qui ne s’offrait à lui qu’au moment de son discours tandis que sa mémoire non seulement ne le laissait jamais en plan mais introduisait au contraire des associations et des réflexions imagées dans ce nouveau territoire, il y était exercé, il y était maître.

Il était conscient de ses capacités hors du commun. Son habileté professionnelle en qualité de philosophe titulaire était l’évidence même.

Les yeux sur le lion, il parlait avec animation. Parlait harpes cosmiques, hymnes de pèlerins, envie de devenir de l’univers et raconta un fait-divers, un Américain avait inventé une cloche temporelle qui ressemblait vaguement à un tea-cosy crocheté, ce qui ne l’empêchait pas de permettre à qui la portait de tâter de l’intérieur le monde avant la naissance et après la mort. Il éprouva un tel entrain qu’il leva les mains et posa sur sa tête la cloche imaginaire de Douglas E. Bickerson.

Afin de réfréner les ondes de gaité qui se propageaient, il alla chercher la phrase suivante dans les tréfonds de sa poitrine bombée : songez au budget temps de l’homme, le point le plus vulnérable de son existence – songez comme il est difficile d’apporter une consolation efficace face à la finitude sans appel et à l’irréversibilité. Tirer quelque chose de totalement inconnu

vers le connu demande des artifices raffinés, quand bien même ce serait une petite cloche qui ressemble à un tea-cosy crocheté.

Rires dans la salle. Blumenberg avait d'abord saisi les hautes parois latérales et posait maintenant les mains parallèlement à la surface du pupitre : quant aux tours de forces pour rallonger le temps, pour le transformer, quant aux désirs de retourner à l'irresponsabilité originelle, quant aux desseins divins d'un genre supérieur et aux forces spirituelles qui les impulsent, la prochaine fois.

Il rassembla ses fiches ; pendant que les applaudissements retentissaient avec véhémence sur le bois, il tapota les cartes pour les égaliser et les remit dans sa serviette, puis il prit chapeau et manteau et disparut aussi vite qu'il était venu par la porte latérale. Pas si vite en fait. Richard, Gerhard, Hansi, Isa et quelques autres eurent droit à une étrange saynète lorsque leur professeur, après avoir appuyé sur la poignée de la porte, se figea soudain, se retourna et attendit un moment tout en regardant devant lui. Comme s'il voulait laisser passer quelqu'un l'homme se poussa poliment sur le côté, puis il fit une élégante volte-face, saisit la poignée, ferma la porte et disparut.

Comme d'habitude, il n'avait pas laissé la possibilité à ses auditeurs d'entamer la discussion à la fin du cours. Ce n'était pas son genre de traîner pour guetter les remarques par-ci par-là, un compliment ou un commentaire

stupide qu'un étudiant aurait pu avoir sur le cœur. Il monta aussitôt dans sa Peugeot et parcourut les quelques mètres qui le séparaient de la faculté de philosophie.

Lorsqu'il arriva dans son bureau pour son heure de permanence, à laquelle un étudiant s'était inscrit, l'idée qui s'était insinuée en lui à la première apparition du lion lui revint, l'idée qu'il s'agissait d'un canular d'étudiants. À ce moment-là, il n'y avait pas de lion. Blumenberg se trouvait seul dans la pièce.

Une farce ? Mais comment cela aurait-il pu se faire ? Ses étudiants auraient-ils transporté un lion empaillé jusqu'à Altenberge ? Et un qui pouvait de surcroît se mouvoir tout naturellement comme il l'avait prouvé tantôt ? Impossible.

Lorsqu'il pensait à ses étudiants, ce qui devenait rare, aucun nom ne lui revenait en mémoire. Le temps où le professeur tout juste nommé à Gießen passait des après-midis et maintes soirées en discussions animées avec des assistants et des étudiants, enveloppé dans la fumée des cigarettes et des cigares, enflammé par le vin et les liqueurs, était loin. Finie l'époque où, jeune blanc-bec, il donnait poliment, certes, mais piqué par une arrogance sardonique, la contradiction à certains collègues plus âgés comme Joachim Ritter, par exemple, qu'il avait embringué après le cours magistral d'un physiologiste de l'académie de Mayence dans une amusante discussion sur les

problèmes de circulation sanguine inhérents à la marche debout de l'être humain, à la suite de quoi Blumenberg avait mis en doute les avantages de la marche debout sur celle à quatre pattes tout en laissant, finement et en enrobant bien le tout, entrevoir avec une extrême subtilité que la marche tant vantée sur deux jambes – aussi dans un sens métaphorique – ne remontait pas à si loin comme le prouvait l'histoire allemande la plus récente.

Mais il s'était retiré depuis longtemps de ce genre de tumultes. Ourdir des discussions pour se créer un auditoire auprès duquel briller, c'était fini. Bien sûr, un étudiant de temps en temps éveillait encore sa curiosité. Par exemple il y avait cette fille, là, au premier rang, qui s'asseyait toujours à la même place et suivait comme fascinée chacun de ses gestes. Mais petit à petit l'intérêt pour ses étudiants, qu'il avait très vivement éprouvé lors de ses premières années d'enseignement, l'avait quitté.

Pour ce jour-là, un certain Gerhard Baur s'était inscrit. On frappa à 16 heures 15 précises et un jeune homme tout en longueur entra. Blumenberg se souvint que ce jeune homme était déjà venu à l'une de ses permanences et lui avait laissé un souvenir favorable. Dès la première rencontre, Blumenberg avait pensé à Reinhold Schneider qui était aussi un fil de fer de deux mètres de haut se tenant toujours voûté pour faire oublier ses vingt centimètres superflus.

Le jeune Baur était certes moins mélancolique que ne l'était le poète, son visage ouvert aux joues roses et aux cheveux pendants comme ceux d'un page éveillaient en Blumenberg des sentiments paternels. Il avait de surcroît des oreilles en feuille de chou, écouteurs effrontés qui dépassaient de ses cheveux lisses et bruns comme deux petites rondelles roses.

Blumenberg le pria de prendre place autour de la petite table ronde, dans l'un des profonds fauteuils réservés aux visiteurs, et s'assit à côté de lui.

Blumenberg avait ses quartiers sur la colline de la cathédrale, dans une pièce modeste mais bien exposée. Ni l'un ni l'autre n'accordèrent un regard à la cathédrale.

Baur ne bredouilla pas non plus longtemps la raison de sa venue. Il était quasiment dépassé par le savoir de Blumenberg, avoua-t-il avec un sourire gêné, il ne pouvait retenir que dix pour cent tout au plus, probablement moins, de ce qui lui était dispensé pendant les cours, il voulait malgré cela oser s'atteler à un mémoire portant sur la comparaison de quelques-uns des plus fameux héros de l'Antiquité – Hercule, Persée, Mopsos, Samson, sachant que Samson, le Samson trahi par toutes les femmes et qui avait su s'exprimer de façon si poétique, lui tenait particulièrement à cœur. Il venait chercher conseil à ce sujet auprès de Blumenberg.

Pour ce qui concernait les dix pour cent, le professeur put le rassurer. Même l'homme le plus avide de savoir ne pouvait enregistrer et donc exploiter que ce qui coïncidait avec son propre univers de pensée. Le thème de Baur était louable ; la comparaison entre Hercule et Samson en particulier promettait d'être une belle prise, comme Baur venait de le lui esquisser avec encore un peu d'hésitation, certes, mais avec une verve enflammée. Blumenberg se perdit en pensées autour de la figure gigantesque du molosse juif aux sept tresses ; accomplissant tout tremblant le dessein divin, solitaire et broyé par les passions, il avait quelque chose d'enfantin, l'infantilité du petit gourmand qui avait puisé à main nue du miel dans le squelette du lion.

Blumenberg revenait à ce qu'il avait évité ces dernières années : il encourageait l'étudiant à lui écrire sur les progrès de son travail, il resterait à ses côtés avec conseils et commentaires.

Les disques auriculaires de Baur lui chauffaient de joie lorsqu'avec précaution, il appuya sur la poignée de la porte et doucement, doucement, comme s'il fallait veiller au sommeil d'un nourrisson, il referma la double porte capitonnée derrière lui.

Blumenberg se sentait bien. La modestie du jeune homme, son zèle, l'intelligence qui fusait de certaines de ses expressions, en étaient la preuve : son enseignement n'était pas complètement inutile. Une part certaine

atterrissait dans les oreilles accueillantes d'un étudiant, germait et poussait d'une étonnante façon. Il se surprit à vouloir passer la main sur la tête du jeune Baur pour le protéger.

Un peu plus tard, il quitta le bâtiment. Il avait envie de marcher ce jour-là, et de ne pas prendre tout de suite la voiture pour Altenberge. C'était un merveilleux début de soirée tiède, ni trop chaud ni trop froid, le temps idéal pour une promenade. Il décida de faire un petit tour le long de l'Aa. Le printemps tardif avait épanoui toutes les feuilles, très peu avaient été évidées par les chenilles ou s'étaient recroquevillées, incrustées de poussière, autour de leur tige. Un léger vent bruissait dans les arbres, les branches semblaient faire signe. Dans les parterres de fleurs humides éclataient les tons roses, blancs, rouges, lavandes. Deux canards égarés se dandinaient sur la pelouse bruneuse. Il s'arrêta et se plongea dans la contemplation d'une tulipe brune ; la tige très droite, la tête dignement redressée, elle trônait solitaire au milieu de ses sœurs multicolores qui poussaient joyeusement tordues.

L'image de l'anthere velue de la tulipe, d'un noir intense et éclatant, l'accompagna encore quelques pas puis se perdit lentement. En chemin, il se retourna plusieurs fois. Le lion le suivait-il ? Non, le lion ne se montrait pas.

Que se passerait-il si sa famille apprenait l'existence du lion ? Pas par lui, il n'en toucherait pas un mot. Mais sa femme, sa fille, ses fils étaient malins,

certainement pas insensibles aux choses importantes qui se produisaient autour de lui ; qui sait ? peut-être qu'au moins l'odeur du lion parvenait à leurs narines. Il rit à l'idée que son ménage se mettrait à réserver chaque jour d'énormes rations de viande pour le lion et qu'on les lui servirait dans une gigantesque écuelle. D'un autre côté, ce lion très spécial semblait s'en être sorti plusieurs siècles sans ravitaillement carné.

Il lui fallait absolument savoir qui le lion avait accompagné, qui il avait servi jusque-là. Avec ou sans viande ? Sans viande, décida Blumenberg. Tout le piquant du lion résidait précisément dans le fait qu'il existait sans dévorer de conséquentes portions de viande à la façon de ses frères naturels. Il apparaissait et disparaissait sans laisser de traces, n'avait pas besoin d'effacer ses empreintes du pinceau de sa queue pour prouver sa proximité allégorique avec Jésus (ce qui dans le cabinet ou la salle de cours aurait été de toute façon impossible) ; il n'avait pas besoin de montrer au monde entier qu'il faisait un peu comme le Christ qui, en tant qu'homme, avait toujours dissimulé sa divinité. Son lion ne laissait pas de crottin de lion ni de poils sur le tapis, en tout cas pas en 1982, pas dans la ville de Münster en ce beau jour de mai au-dessus duquel enflait le crépuscule venu y mettre un terme.

**Sollicitude universelle**

Aucune possibilité de s'affranchir de son obligation autrement qu'en la remplissant. À cause d'un vieil ami dont il n'avait pu esquiver la prière d'une dernière visite, il lui fallait se rendre à Isenhagen. On était dimanche et il faisait encore beau lorsqu'il partit aux alentours de midi. En chemin, il pesta contre l'empêchement qui lui était fait de travailler. Il n'avait pas entrepris de si long trajet en voiture depuis des années. Cette aventure lui coûterait des heures. On aurait pu supposer que précisément cet ami, lui-même confronté à la pénurie de temps, comprendrait son combat de principe contre le manque de temps et qu'il en tiendrait compte. Est-ce qu'à lui, l'ami, autant d'années avaient été dérobées dans sa jeunesse ? S'était-il, l'ami, trouvé dans une course de rattrapage désespérée pour récupérer, par une vie de savant exigeant, le temps arraché, et ce dans un effort permanent de faire comme si ces années extorquées n'avaient jamais existé ? Visiblement, on ne cessait de lui voler son temps.

Il avait roulé un moment sur l'Amtsweg le long de la forêt d'Hankensbüttel, et il arrivait maintenant dans un quartier de petites maisons entourées de jardins, mais il ne trouvait pas la Kurze Straße. Elle devait être dans les parages. Blumenberg se gara, descendit de voiture et chercha des gens à qui demander.

Il n'y avait d'évidence personne dans les rues en fin d'après-midi dans cette région. Pas un cycliste ni un estivant. Pas une âme dans les jardins. Et pourtant si, là-bas, assez loin, une petite silhouette noire sur le trottoir. En approchant, Blumenberg se demanda qui était cette silhouette solitaire jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il se dirigeait vers une nonne, une nonne en habit noir et coiffe blanche, qui s'affairait à quelque buisson. Probablement l'une des Conventualine du cloître d'Isenhagen, pensa Blumenberg.

Elle ne le remarqua pas lorsqu'il alla vers elle, bien trop occupée qu'elle était à agiter énergiquement un sécateur, qu'elle tenait bien serré d'une main gantée de blanc, autour d'un buisson aux branches abondamment fleuries, tandis que de l'autre main elle tenait fermement la branche à couper pour la jeter ensuite par terre d'un geste peu amène.

Pardonnez-moi, dit Blumenberg de la manière la plus polie et la plus douce qui fût, est-ce que je peux vous poser une question ?

La petite personne se retourna d'un seul coup, le sécateur tendu vers lui prêt à attaquer ; ses yeux noirs lui lancèrent des étincelles.

Pourriez-vous peut-être me dire où se trouve la Kurze Straße ? demanda Blumenberg.

La nonne montra sans un mot le chemin qu'il venait justement de parcourir d'un bref coup de tête sur le côté signifiant sans doute qu'il fallait prendre le tournant suivant.

La nonne dégageait une force d'attraction singulière. Aussi petite fût-elle (elle lui arrivait à peine à l'épaule) et aussi vieille qu'elle pût l'être (au moins quatre-vingt-dix ans) – Blumenberg n'avait encore jamais vu autant d'énergie concentrée en une seule personne.

Puis-je vous demander ce que vous faites de beau ? s'entendit-il dire, s'étonnant d'avoir ne serait-ce que posé une question qui réclamerait probablement une explication alambiquée, ce faisant il regarda les branches coupées à ses pieds puis leva de nouveau les yeux sur elle.

La nonne avait une étonnante tête de vieille, des traits aiguisés, une peau très claire, le visage encadré d'une coiffe de dentelle blanche aux plis compliqués, au-dessous elle portait aussi un col en dentelle. Elle était – il n'avait pas trouvé de meilleurs termes pour cela – *une apparition triomphale, glorieuse*.

A ce que je vois, dit Blumenberg, vous vous êtes attelée à une activité de la plus haute importance, et je ne voudrais pas vous déranger plus longtemps.

Vous avez mis le doigt dessus, dit la nonne.

Lorsqu'avec un signe d'adieu, il voulut se retourner, elle demanda : Qui donc vous accompagne ?

Blumenberg se retourna étonné – le lion l'avait accompagné, s'était faufilé derrière lui sans qu'il s'en aperçoive.

Il me suit depuis deux jours, dit Blumenberg, mais d'habitude, personne ne le remarque.

Si c'est ça ! La nonne prononçait le « s » avec une netteté inhabituelle, c'est qu'il s'agit d'une distinction.

Peut-être, je n'en suis hélas pas si sûr que vous semblez l'être. Mais veuillez me confier ce que vous faites, maintenant que grâce à mon compagnon nous avons fait connaissance d'une façon si peu convenue ? Je ne doute pas que vous ayez une tâche importante à accomplir – au fait : mon nom, c'est Blumenberg.

Il lui tendit la main qu'elle saisit en hésitant. Elle ne dirigeait plus le sécateur contre lui, mais l'avait baissé.

Käthe Mehliß.

Le s chuinté flotta encore un moment dans ses oreilles après avoir expiré.

La Conventualine avait à peine dit son nom qu'elle poursuivit sans transition :  
il faut tailler tout ce qui dépasse. Où irions-nous si même les trottoirs étaient envahis.

Comme pour prouver que son activité n'était pas rendue obsolète par la petite discussion, elle saisit une nouvelle branche, la tailla et la jeta aux pieds de Blumenberg.

Vous êtes une perfectionniste, on le voit tout de suite, dit Blumenberg avec reconnaissance, vous ne pouvez faire autrement. Vous le faites par sollicitude, par sollicitude universelle.

Mettre de l'ordre, maintenir l'ordre. Repousser la luxuriance dans ses bornes. C'est mon devoir. Où qu'on aille, où qu'on se trouve règne une incompréhensible négligence. Et cela va bien au-delà des plantes.

Au mot de devoir, la minuscule Mehliiss se redressa comme une soldate : vous êtes le premier à comprendre ce que je fais. Pas étonnant que vous l'ayez à vos côtés.

Comme s'il avait reçu un encouragement de la nonne, le lion leva les yeux vers elle, pas trop haut en vérité car elle le dépassait de peu. Placide, il accepta qu'une nouvelle branche atterrisse directement à ses pieds.

Vous l'avez mérité, affirma Käthe Mehliiss, oui, mérité. De ses yeux en bouton elle le fixait avec plus de clémence qu'auparavant.

Je suppose que vous faites partie de la congrégation de femmes d'Isenhagen, dit Blumenberg, sur quoi il reçut un bref « oui » pour réponse.

Käthe Mehliss ne semblait plus s'intéresser qu'au lion, elle se pencha légèrement vers lui : il a connu des jours meilleurs. Vous n'en tirerez plus grand-chose.

Elle reprit une posture de soldat et regarda Blumenberg d'un air dur : si vous l'aviez croisé dans sa jeunesse, vous vous seriez proprement couché devant lui. Mais maintenant – bon. Ses jours sur Terre sont comptés, les miens de toute façon, les vôtres certainement aussi.

Blumenberg n'en finissait pas de s'étonner. La nonne avec sa singulière clairvoyance pouvait-elle exercer un peu de rétrospection ? Elle savait probablement qui le lion accompagnait avant de se retrouver dans son bureau de travail.

Käthe Mehliss se défendit en souriant – elle n'était pas autorisée à donner ce genre de renseignements ; ce faisant, elle jeta un bref regard en l'air et ajouta qu'un être créé pour louer Dieu était chez lui partout. Pour les détails, il fallait qu'il se renseigne ailleurs. Et puis, il l'empêchait de travailler.

Blumenberg inclina légèrement le buste. Au revoir, dit-il, ce fut un honneur d'avoir fait votre connaissance, vraiment, un honneur, et sur ces mots il rebroussa, son lion en remorque, le chemin qu'il venait de parcourir.